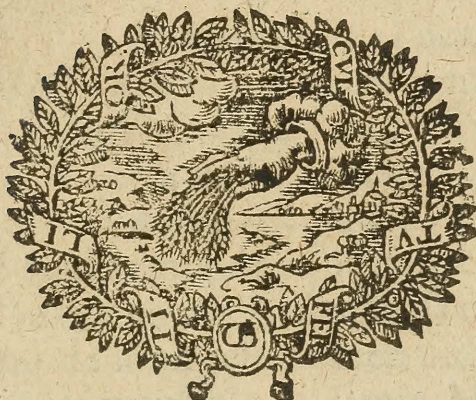
LETTRE ESCRITE A MONSEIGNEVR LE PRINCE,

Par le sieur de NERVEZE.



A PARIS,
Chez TOVSSAINCTS DV BRAY,
ruë sainct Iacques, aux Espics meurs:
& au Palais en la Gallerie
des prisonniers.
M. DC. XIIII.
Auec permission.



LETTRE ESCRITE A MONSEIGNEVR LE Prince,

Par le sieur de NERVEZE.

MONSEIGNEVR,

La memoire de l'honneur que i'ay autresfois eu d'estre prés de vous, l'affection que i'ay vouee à vostre seruice, & l'amour que ie dois à ma patrie, m'ont donné l'asseurance de vous escrire. S'il y a de l'excez en ma hardiesse, la consideration de mon zele au bien public le doit rendre excusable. Plusieurs, MONSEIGNEVR, ont mis la main à la plume touchez comme moy de ce mesme zele, mais possible tous n'ont pas visé si affectionnément que moy à vostre bien & seruice particulier, qui faict vne grande partie du sujet de ma lettre. Ce que vous estes à la France, & ce que la France

vous doit estre, me sert d'argumẽt pour faire luire à trauers les nuages que vostre absence forme ce que ie dois à vostre qualité, comme vostre tres-humble seruiteur, & ce que ie rends au public comme bon François. Vos yeux & vos oreilles ont autresfois agreé mes Escrits & mes discours, en vn temps à la verité que la foiblesse de vostre aage en pouuoit fauoriser le iugement, quoy que vostre rare esprit aye tousiours deuancé vos annees pour ne vous laisser tromper en vostre cognoissance. Si vostre iudicieuse ieunesse ne vous fait maintenant mespriser ce que vous auez veu de bon œil en vostre agreable adolescence, i'espereray que vous me ferez l'honneur de prendre en bonne part ce discours tracé par mon affection plustost que par ma main, & que vous le iugerez plus louable par les mouuemens de mon cœur, que par ceux de mon esprit. Ie vous diray donc, MONSEIGNEVR, que vostre absence est si perilleuse au repos public, & à vostre bien particulier, que s'il vous plaist de donner plustost audience à vostre raison qu'aux passions d'autruy,

ie m'asseure que vous vous r'appellerez vous mesme de l'exil volontaire que vous vous estes donné, & suiurez en cela les prieres & les conseils de la Reyne, qui vous cõseille en tante pour l'amour de vous, & vous demande en Regente pour l'amour de l'Estat. Nul ne met en controuerse la iustice de vos pretextes, puis qu'ils ont pour fondement le bien du Royaume: & ceux qui vous cognoissent les croyent tels en vostre cœur qu'ils sont en vos lettres. Mais il y a tant d'esprits de diuision qui seroient bien aises soubs l'abry miserable de ceste belle couuerture, de voir tomber encores les pluyes & les orages des guerres ciuiles, que vous en auriez regret toute vostre vie; & emporté vous mesme dans ce torrent, vous ne pourriez possible apporter le remede au mal dont vostre absence & non vostre intention seroit coulpable. Les hommes & les histoires vous ont peu dire en quelle calamité la France s'est veue en nos derniers iours, & comme elle a failly à s'enseuelir dans ses propres ruines: Ruines non encore si entierement reparees, que les vestiges

n'en paroiſſent en pluſieurs Egliſes & maiſons demolies, dont la deſerte ſolitude accuſe tous les iours l'impieté du ſiecle. Ie laiſſe à part les monumens de tant de grands guerriers & Capitaines François qui ſont tombez ſoubs l'effort de ces armes ciuiles (entre leſquels il s'en peut trouuer quelqu'vn de voſtre Race) ſans les marques qu'en peuuent monſtrer en leurs cicatrices pluſieurs qui viuent encore, & qui ont eſprouué la rigueur & calamité de ceſte guerre, en laquelle les deffaictes & les victoires ſont egalement deplorables, & les trophees ne peuuent eſtre compoſez que des armes & des deſpouilles de meſmes citoyens: ſi que le vainqueur a raiſon de triompher à regret du vaincu, & ſon gain luy doit tenir lieu de perte. Ainſi ſe deſtruiſoit la Republique de Rome de ſes propres armes, & ainſi la France par les ſiennes. Or, MONSEIGNEVR, vous deuez auoir autant plus d'apprehenſion de ſa perte, que vous auez d'intereſt à ſa conſeruation, vous ſouuenant que vous eſtes vne des fleurs du parterre de ſes Lys, hors duquel vous ſemblez

eſtre hors de voſtre Element, & priué des douces influences du Soleil François, par qui ces fleurs ſont fleuriſſantes & demeurent en leur ſplendeur. Iugez voſtre cauſe, iugez la publique, ou des deux n'en faictes qu'vne ſeule, puis que voſtre qualité empeſche que vous ne ſoyez perſonne priuee, & vous vnit ſi eſtroitement à l'intereſt de l'Eſtat; & ie me promets que vous ne laiſſerez pas plus longuement les choſes en trouble & en peril, que vous reuiendrez pour calmer les eſprits, eſtouffer les deſſeins des mauuais, & affranchir de la peur les bons: Car bien que le droict & la force demeurent touſiours du coſté du Prince, ſi y a-il toutesfois lieu de crainte, puis que ceſte guerre ne peut tourner qu'à la deſolation du Royaume. Iuſques icy, Monseignevr, les iugemens du monde vous ſont aduantageux, quoy que voſtre retraitte les aye diuerſement agitez. On vous croit treſbon Catholique: on vous eſtime treſbon François: Mais ſi l'ire de Dieu laiſſoit eſmouuoir ces troubles, quelque zele que vous ayez à l'Eſtat ſpirituel & temporel, apres

la premiere coulpe qui en seroit donnee à nos pechez, la seconde seroit reiettee sur vous, puis qu'à l'occasion de vostre absence, & sous la faueur de vostre nom la guerre seroit allumee. Vous voyez, MONSEIGNEVR, en quelle esmotion est toute la France, & comme la Reyne a esté contrainte d'armer, non comme craignant vos desseins, car elle ne les croit que bons, mais bien que malgré vos bonnes intentions vostre absence ne fauorise les factions de ceux qui ne cherchent que de bons pretextes pour executer de mauuais desseins: De sorte que tant pour la seureté de l'Estat que pour l'honneur de la Monarchie sa Majesté a leué les armes la premiere, pour les faire mettre bas à ceux qui les voudroient prendre contre son gré. Vous sçauez, MONSEIGNEVR, à quelles extremitez la ialousie de la Royauté & le bien du Royaume portent le Prince lors que les soupçons & les ombrages luy font ouurir l'esprit & les mains pour ne rien espargner du soin & de la despence, car il ayme mieux hazarder les hommes & l'argent que la reputation,
&

& despendre inutilement & sans grande necessité, que se laisser imprudemment surprendre. Ce sont des Maximes d'Estat que vous sçauez trop mieux, esquelles vous seriez premier Conseiller de nostre Prince, comme vous estes premier Prince de son sang si vous estiez prés de sa personne, & qu'vn autre que vous eust causé ces remuemens, qui peuuēt plustost alterer le repos des peuples qu'esbranler leur fidelite. L'exemple des miseres passées leur donne deffiance de toute sorte de pretextes, & n'y a rien qui ne leur soit suspect fors ce qui les peut confirmer & affermir en leur deuoir enuers le Roy & l'Estat, de quoy la disposition dés villes fait assez de foy, si qu'il n'y a rien à craindre que le desordre qui peut arriuer à la campaigne, où l'insolence & la licence d'vne guerre ciuile feroit voir de toutes parts les images d'vne calamité publique: & me semble bien croyable que desia les estrangers sur les remuemens presens commencent de prendre place pour voir encore iouer sur le Theatre François les sanglantes tragedies qui leur ont autre-

fois seruy de spectacle. Mais Dieu permettra, & vos bonnes & sainctes protestations nous le font esperer, qu'ils seront en vain spectateurs de nos miseres. Non, MONSEIGNEVR, vous estes trop bon François, & auez trop d'interest au bien & à l'honneur de la France, pour ne vous opposer à ce malheur. Telle est la creance des gens de bien, & qu'il y a des circonstances en vos plaintes qui sont estrangeres de vostre cœur, & partent plustost des mouuemens d'autruy que des vostres, particulierement ce qui touche l'alliance d'Espagne, où la foy publique est engagee, & sert en cela de garand à la gloire des deux Royaumes, puis que ces mariages leur sont egalement aduantageux & glorieux. Tout s'accomplira au bien de l'Estat & à vostre contentement particulier si vous reuenez au lieu où vostre naissance vous appelle, & où vostre nom a plus d'esclat & de lumiere qu'ailleurs. Icy vostre presence peut asseurer les esprits, & vostre bon exemple les edifier, où au contraire vostre esloignement ne fait que fomenter le desir des mutins, & donner lieu

aux mal contants de se desreigler & desbaucher les affections des hommes, outre qu'il est de dangereuse consequence pour l'aduenir : Car si l'histoire raconte aux siecles futurs les euenemens de nostre temps ; que diront & que feront les Princes de vostre qualité, lesquels pouuans succeder plustost à vostre nom qu'à vos perfections ; voudront suiure vostre exemple sur l'esmotion de quelque mescontentement, & s'absenter ainsi d'vn Roy mineur, d'vne Reyne Regente, & des affaires du Royaume. Vous estes enfant de la maison, qui estes & deuez estre sensible au bien & au mal qui y arriue; l'amour du sang & l'honneur des loix vous doiuent rendre ialoux de la grandeur de ceste Couronne, & diuertir de prendre part aux ombrages qu'vne alliance estrangere donne aux estrangers de nos Autels : vous accordant en cela à l'opinion vniuerselle de tous les Catholiques, qui vous tiennent pour vn fort pilier de la Religion, tant de naissance, de nourriture, que de doctrine, en laquelle vous estes si auancé qu'auatnt que vous estes fort en

affection & en courage pour le bien de l'Estat, autant l'estes-vous en zele & en science pour l'Eglise, en quoy vostre rare esprit honore vostre foy, quand aux discours des controuerses vous faictes le Theologien plustost que le Prince. Reuenez donc, MONSEIGNEVR, & accordez vostre retour aux prieres que la Reyne vous fait par sa Response, lesquelles vous doiuent esmouuoir comme vn grand Prince prié par vne grande Princesse, & comme premier Prince du sang recherché par vne Reyne Regente, de la venir secourir de vos conseils, & la soulager en ses trauaux: sa bonté que vous louez & publiez vous mesme par raison & par cognoissance, vous y conuie, & ses bienfaicts tant enuers vous qu'enuers ceux que vostre affection particuliere a recommandez à sa liberalité, vous y oblige: Bonté qui la rend adorable de tous les hõmes comme Princesse genereuse, & des François comme leur Reyne legitime: si que ce seroit aux vns crime d'inhumanité & d'inciuilité de luy desplaire, & aux autres crime de leze-majesté de luy deso-

beir. Or, MONSEIGNEVR, le nuage de l'esmeute publique ne sera point dissipé que vous ne soyez prés de vostre Soleil pour ayder à la force de ses rayons & les secourir de la lumiere mesme qu'il vous donne: il va commencer le cours de sa maiorité pour respandre plus ardemment & puissamment ses lumieres dans son globe. Aduancez vostre venuë puis que vous estes vn astre brillant sur ce firmament François. Estouffez par vostre arriuee tous ces bruits de guerre qui effrayent les peuples, & commencent d'alterer la liberté publique des passans & du commerce. Les traictez pacifiques & les armes redoutables de sa Majesté vous appellent: les vns s'adressent à vous pour vous attirer par douceur, les autres menacent ceux qui voudroient abuser de vostre nom pour troubler l'Estat. Venez, & ramenez ces Princes qui vous ont suiuy, les seruices & les merites desquels rendent à eux & à nous leur retour necessaire & desirable. C'est icy, MONSEIGNEVR, vne exhortation & non vne supplication, car de vous prier apres la Reyne, ce se-

roit crime de temerité, veu que tout doit ceder à la force de ses prieres, si ce n'est qu'en vous suppliant, & conside-rant la condition si inegale des person-nes qui vous prient & supplient, on die que vous estes prié & recherché par les deux extremitez du monde, comme si le Ciel & la terre se ioignoient ensem-ble pour coniurer vostre retour. Ces pensees, MONSEIGNEVR, sont es-chappees de mon cœur pour exercer l'affection d'vn bon François; & non l'e-loquence d'vn Orateur, ny la suffisance d'vn homme d'Estat: l'art ny l'experien-ce ne m'ont point donné les deux der-niers, & la natute m'a liberalement ad-uantagé du premier, & en personne qui apres le salut de l'ame n'a rien de si cher que celuy de sa patrie. I'ay attendu à es-clorre ces conceptions iusques à ce que le temps & la raison eussent addoucy vos mouuemens, pour rendre vos yeux plus disposez à les lire. Ceste lettre sem-blera venir tard & hors de saison ayant esté deuancee par plusieurs autres qui demandent la paix comme la mienne: mais elle vient assez tost pour vous, puis

que vous estes encore absent, & viendra assez heureusement pour nous si elle a la force d'eschauffer la bonne volonté qu'on croit que vous auez d'accomplir par vostre retour nos desirs & nos esperances. Dieu vueille fauoriser en cela les vœux des gens de bien, & particulierement

MONSEIGNEVR,

Ceux de

Vostre tres-humble &
tres-obeissant seruiteur
NERVEZE.

De Paris ce 16. Mars 1614.